

# Une forme molle d'apparition du Réel

*Un rêve : fin des vacances. On raccompagne le gens et on revient vers le temple ou la résidence. On franchit un porche de pierre. Je dis : c'est là que je vous quitte. Je dis : je vais quand même récupérer mon ... même dans le rêve je ne sais pas le mot, c'est quelque chose qui est mêlé aux pierres, dans tous les interstices, et qui peut ressembler à du chewing-gum. Je sais que je n'aurais aucune difficulté à le récupérer. Après, je dirai au revoir. D'ailleurs quelqu'un me dit : tu pars comme ça ? je réponds : non, je fais ça, puis après je dirais au revoir. je franchis à nouveau le porche, une femme à mes côtés. J'éprouve une tristesse inouïe et je me mets à pleurer. Je sais que je vais me retrouver seul.*

*J'ai dans l'idée que je vais retrouver mon père, et ce serait quand même pas mal car je suis ric et rac au niveau argent.*

Je publie ce rêve pour la nouvelle configuration sous laquelle le Réel s'y présente : du chewing-gum. J'ai trouvé ce mot au réveil car, dans le rêve, je ne parviens même pas trouver quoi que ce soit. J'aurais pu trouver, ciment, mortier, mais quelle utilité ? Ce n'est pas de ça qu'il s'agit, mais de récupérer quelque chose dont on peut dire après coup que c'était perdu. Car chewing-gum est évidemment totalement inadapté si on se réfère à la réalité des murailles. Mon attention a été attirée par cette absence de mot, puis par l'idée de matière informe et plastique se glissant partout. Donc c'est indescriptible, car ça n'a pas de forme originale, ça prend la forme des interstices laissé dans quoi ? dans les pierres de langage. Peut-être bien que ça les fait tenir ensemble finalement.

Jusqu'à présent le Réel m'était apparu comme quelque chose d'indescriptible, mais le plus souvent par accumulation d'objets ou de personnes faisant masse, mais en unité distincte. Ici aussi ça fait masse, indistincte, indivisible, se glissant dans les divisions. La mention « je dois le récupérer » a un nom : c'est la pulsion de mort, autrement appelée le symbolique, qui ne renonce pas à s'attaquer à ce qui restera inattaquable

Autrement, cette matière se situe non seulement autour des pierres, mais, comme les pierres elles-mêmes, autour du trou que représente le porche. Je l'ai franchi dans un sens pour raccompagner les gens qui partent, je le franchis dans l'autre sens pour revenir au « temple » autrement nommé « lieu de résidence », puis je le franchis encore une fois, accompagné d'une femme. Nul doute qu'il s'agit du ventre de ma mère, lieu sacré et séjour primitif. Le porche est donc l'orifice vaginal, dont je commence à avoir l'habitude, étant donné que je le franchis presque toutes les nuits dans un sens ou dans un autre. C'est cela la pulsion : le mouvement qui me pousse à passer et à repasser par là pour grappiller quelque représentation sur mon origine, vain espoir, puisque de toute façon je n'y étais pas.

J'avais intitulé mon livre « Abords du Réel » pour résumer ce que j'avais trouvé alors, que la castration, c'est-à-dire la problématique du manque, se situait toujours sur les bords du Réel. Je suis contraint de rectifier en disant ici que c'est le Réel qui peut se situer sur les bords du trou. Tout ce que je peux faire c'est d'en passer par le symbolique c'est-à-dire par le trou. Quand je dis que je n'aurais aucun mal à récupérer ce chewing-gum, j'énonce un désir, un vœu pieu, qui sert tout autant à me voiler la face sur cet impossible. En attendant, je fais le phallus avec mon corps entier en passant par le trou. Accompagné d'une femme, peut-être pourrais-je avoir quelque lumière sur ce trou en tant qu'objet qui me ferait sujet, et non plus en tant que je suis l'objet qui bouche le trou.

Ma tristesse infinie est donc l'affect qui donne sa valeur à ce trou. Si c'est celui de ma mère, oui, je peux être triste, c'est perdu à jamais. D'un autre côté, je viens d'initier sur face book une discussion autour de l'euthanasie qui n'est pas sans avoir eu quelque effet sur mes sentiments à cet égard. Cela, c'est franchir la porte définitivement dans l'autre sens. D'où les questions sur les « au revoir » à délivrer.

Et puis, dernier retournement : si je quitte ma mère cette fois dans le bon sens, je peux me récupérer en m'appuyant sur mon père. Il ne donne ni lait, ni tendresse, mais éventuellement du fric, ce qui est une autre forme de manque. Aujourd'hui je ne manque nullement de fric et mon père est mort depuis 15 ans. Il s'agit juste de donner une forme symbolique autre à la compensation du sentiment de manque. Car, si, objectivement, je ne manque de rien, je manque toujours de la représentation de mon origine, et précipiter la fin peut être une façon de s'en saisir, en tant que sujet actif de ce franchissement de porte dans lequel j'ai été passif une première fois, et où je pourrais souhaiter de ne pas l'être la deuxième fois, dans l'autre sens. Ça c'est l'aspect grammatical de la pulsion : du passif à l'actif.

lundi 16 septembre 2019